Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 4 (1961)

Heft: 4

Artikel: Arthur de Gobineau : lettres d'un voyage en Russie, en Asie Mineure et en Grèce (1876)

Autor: Buenzod, Janine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869865

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ARTHUR DE GOBINEAU

LETTRES D'UN VOYAGE EN RUSSIE, EN ASIE MINEURE ET EN GRÈCE (1876)

INTRODUCTION

En mars 1869, le comte Arthur de Gobineau, accrédité par Napoléon III auprès de l'empereur du Brésil, Dom Pedro II, débarquait à Rio de Janeiro ; il devait y rester jusqu'en avril 1870, où il demanda son rappel pour raisons de santé. Ce séjour de treize mois, qu'il avait d'emblée considéré comme un exil (il aurait voulu obtenir la légation de Constantinople) dans un pays dont la beauté même ne parvint pas à le séduire, dont le climat l'épuisa et où il souffrit cruellement de sa solitude intellectuelle (« *cette terre-ci,* écrivait-il, *n'est qu'une terre prise à bail pour en tirer du café et du sucre* »), se serait soldé par un bilan entièrement négatif si le ministre de France n'avait lié avec le souverain une amitié qui devait durer autant que sa vie. Celui-ci connaissait de longue date les ouvrages de Gobineau, il accueillit en lui, non seulement le représentant de la France, mais encore un écrivain qu'il admirait, et il tint d'emblée à témoigner l'estime qu'il lui portait en lui accordant, avant la présentation officielle, un long entretien privé, entretien qui devait désormais se renouveler une ou deux fois par semaine. Si différents qu'ils fussent de tempérament, une chose, en effet, rapprochait ces deux hommes : chacun d'eux faisait son métier par obligation et cherchait une compensation dans la science, dans l'art et dans la poésie. « *L'Empereur Dom Pedro II,* écrivait Gobineau à son ami Prokesch-Osten [1], *est le prince le plus intelligent et le plus savant qui existe. Bien que l'astronomie et les sciences mathématiques soient surtout l'objet de ses études,*

---

[1] *Correspondance entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten (1854-1876),* publ. par Clément Serpeille de Gobineau, Paris, Plon, 1933.

il a tout lu et lit tout : histoire, poésie, linguistique. » Humaniste et philosophe, il avait été séduit par l'esprit indépendant et original de Gobineau qui, après son départ de Rio, entretint avec lui une correspondance d'un vif intérêt [1].

Lorsque l'empereur du Brésil, qui avait fait un premier séjour en Europe en 1871, désira revoir le vieux monde et fit le projet de visiter la Russie, Constantinople, l'Asie mineure, le Proche-Orient, la Grèce et l'Italie, l'un de ses premiers soins fut d'attacher Gobineau à sa personne pour la durée de ce voyage. Il s'en ouvrit à lui longtemps à l'avance, comme en témoigne une lettre du 15 septembre 1875 [2].

Dom Pedro partit pour ce grand voyage, qui allait durer dix-huit mois, le 26 mars 1876, accompagné de l'impératrice et de sa dame d'honneur, Doña Josefina de Fonseca-Costa, de son fidèle et vieil ami le vicomte de Bom-Retiro, président de la Société historique et géographique du Brésil, et d'Arthur Teixera de Macedo, secrétaire de légation [3]. Il se rendit tout d'abord aux Etats-Unis pour inaugurer à Washington l'exposition commémorative du centenaire de l'indépendance américaine, et alla saluer, dans sa maison de Cambridge près de Boston, le poète Longfellow (qui, dans son *Journal,* l'appelle « un Haroun-al-Rachid moderne »,). D'Angleterre, qu'il ne fit que traverser, Pedro se rendit en Allemagne et passa le mois de juillet à Bad Gastein, où il se promena presque tous les jours avec Maxime du Camp (ami de jeunesse de Gobineau) et où, surtout, il rencontra Nietzsche [4]. A Bayreuth, il assista à l'ouverture du théâtre du « musicien de l'avenir », où fut donné intégralement l'*Anneau des Niebelungen* (Dom Pedro à Gobineau, 7 août 1876) [5]. (Il avait fait la connaissance de Wagner six ans plus tôt, à Berlin, chez la comtesse de Schleinitz.)

Au milieu d'août, l'empereur arrivait à Copenhague où, en l'absence de Christian IX, alors en Russie, il était reçu par le prince héritier Frédéric. Gobineau, qui était venu accueillir son royal ami

---

[1] Georges Raeders, *D. Pedro II e o Conde de Gobineau, Correspondencia inedita,* Sao Paulo, Rio de Janeiro, etc., Companhia Editora Nacional, 1938. (Cette édition donne, dans une transcription malheureusement très incorrecte, les originaux français, conservés au château d'Eu — où ils sont inaccessibles — ainsi que leur traduction, accompagnée d'une préface, en portugais.)

[2] *Op. cit.,* p. 504.

[3] On trouvera le récit détaillé de ce voyage dans le livre d'Heitor Lyra, *Historia de Dom Pedro II,* t. II : *1870-1880,* Sao Paulo et Rio, 1939, p. 363-415.

[4] Sur les circonstances de cette rencontre, voir le récit d'Elisabeth Förster-Nietzsche dans *Der einsame Nietzsche,* Leipzig, 1914, p. 32.

[5] *Op. cit.,* p. 511.

dans la capitale danoise, décrit la scène dans ses lettres à la comtesse de La Tour : « *Je suis arrivé à 3 heures à peu près tombant de Malmö. L'empereur m'a pris dans ses bras et embrassé comme deux pauvres. — « Je ne vous lâche plus, mettez-vous là !... — Et Bonn avec son professeur de chimie, et Heidelberg avec le grand Blerntschesky, et Wagner !... Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? — Mais j'attendais Votre Majesté ! — Il y a des choses qu'on devine. Je serais resté un jour de plus. Qu'est-ce que vous faites ? Où en est l'*Amadis *? Les* Nouvelles *[asiatiques] ?... J'aime* Les Pléiades... *Quel effet ont-elles produit en Allemagne ? (...) Et puis les conversations à l'infini... Demain matin à 6 heures à Elseneur. L'empereur dit qu'il ne peut pas voir l'ombre des pas d'Hamlet sans moi.* » (Copenhague, 18 août à minuit.)

Le séjour de l'empereur à Stockholm, préparé par Gobineau, comportait surtout des rencontres avec des savants et des artistes suédois ; d'entente avec le roi Oscar II, le ministre de France avait obtenu, avec beaucoup de difficulté, un « habeas corpus » sauveur pour Dom Pedro qui, tenant à être traité comme un simple particulier, avait refusé d'avance, au grand scandale des gens de cour et du grand chambellan, toute cérémonie et tout protocole. Il avait donc écarté dans toute la mesure du possible les « officiels » et choisi pour cicerone à l'hôte impérial le célèbre archéologue et ethnographe O. Hildebrandt, un savant, un roturier qui n'était même pas *hoffähig*. Sous sa conduite, Dom Pedro visita infatigablement tous les musées de Stockholm et d'Upsala. D'autre part, connaissant les goûts musicaux de l'empereur, Gobineau avait prévu à l'Opéra une représentation de *Tannhäuser* (remplacée au dernier moment par *Mignon* !). Lors de la visite que fit Dom Pedro au roi Oscar, à Drottningholm, il se produisit une scène que Gobineau narre dans une lettre à la comtesse de La Tour : « *Qu'avez-vous fait, Sire, aujourd'hui ? demanda le roi en serrant l'empereur par les mains, au milieu d'un silence solennel. — J'ai été chez Mr. de Gobineau d'abord... Vous sentez d'ici l'effondrement du plafond...* » L'amitié impériale, tranquillement affirmée au mépris de tout protocole, ne contribua certes pas à gagner à Gobineau la sympathie de la cour de Suède et celle des milieux diplomatiques ! Cependant, décidé à emmener celui-ci en Russie, l'empereur fit adresser au gouvernement français une demande officielle par son ambassade de Paris, et partit pour Saint-Pétersbourg en attendant que l'autorisation de le rejoindre fût parvenue à Gobineau par un télégramme du duc Decazes, daté du 29 août. Le 7 septembre au matin, Gobineau s'embarquait pour Hangö.

Les lettres que nous reproduisons ici sont celles qu'il écrivit durant son voyage, qui dura deux mois, à la comtesse de La Tour, femme du

ministre d'Italie à Stockholm. Elles n'avaient été publiées jusqu'à ce jour, par L. Schemann, le biographe allemand de Gobineau, que sous une forme fragmentaire, et sans appareil critique. Encore faut-il ajouter que l'ouvrage où elles figurent partiellement [1] est depuis longtemps épuisé. Nous n'avons donc pas jugé tout à fait inutile, en un moment où l'œuvre de Gobineau commence enfin à connaître un juste regain de faveur, d'éditer ces lettres, avec les éclaircissements nécessaires et sous une forme correcte et intégrale. C'est pourquoi nous avons conservé même les salutations finales, les messages d'amitié à des tiers et les allusions personnelles, ainsi que certaine *Chanson bohémienne,* que l'auteur de l'*Aphroëssa* composa par jeu après le dîner du prince gouverneur de Moscou et qui n'ajoute certes rien à sa gloire (conteur admirable, Gobineau est un poète pour le moins contestable). Nous ne donnons du reste pas ces pages pour les meilleures qui soient tombées de sa plume, et il n'est que trop évident qu'elles ont été écrites à la hâte. De façon générale, l'auteur des *Pléiades,* écrivain d'humeur, a les défauts de ses qualités et lorsque — comme c'est le cas ici — il n'a pas le temps de se relire, sa vivacité, sa désinvolture ne vont pas sans des négligences et des incorrections que nous ne nous donnerons pas la peine superflue de relever. (Outre le style décousu de Gobineau, nous avons respecté certains archaïsmes de son orthographe : *bled, nud, tems,* etc. ; et nous n'avons complété la ponctuation que là où la compréhension du texte l'exigeait.)

Telles qu'elles sont, ces lettres de Russie et d'Orient n'en présentent pas moins plusieurs motifs d'intérêt. Le premier et le plus manifeste est l'aspect vivant et coloré de ce « reportage » fait au galop. Gobineau — un livre comme *Trois ans en Asie* en témoigne — voyait clair et vite : il avait le regard d'un homme libre de tout préjugé de supériorité nationale, éminemment capable de sympathie et d'enthousiasme, ouvert à tout ce que le moment présent lui apportait de neuf et d'insolite. A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler à quel point, voyageur-né, l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* était loin d'être ce que nous appelons aujourd'hui un raciste (les conséquences imbéciles et criminelles que l'on a abusivement tirées de son œuvre lui eussent fait horreur), à quel point il était apte à se passionner pour la civilisation et la vie des peuples parmi lesquels son destin l'amenait à vivre : c'est ce dont témoigne aussi bien la « série orientale » de ses écrits, de *Trois ans en Asie* aux *Nouvelles asiatiques,* en passant par les *Religions et Philosophies dans l'Asie centrale* et

---

[1] Ludwig Schemann, *Quellen und Untersuchungen zum Leben Gobineaus,* 2 Bde., Strassburg, 1914, Berlin u. Leipzig, 1919.

l'*Histoire des Perses,* que les études qu'il entreprit en Suède sur la mythologie, la préhistoire et l'histoire nordiques. Les lettres de son voyage en Russie et en Grèce ne sauraient évidemment se comparer à ses grands ouvrages, riches d'information et d'une forme souvent accomplie ; mais — et c'est là leur second titre d'intérêt —, dans leur spontanéité même, elles nous révèlent de façon très frappante quelques-uns des traits de caractère et d'esprit de leur auteur : le sens de l'observation, nous l'avons dit, le don visuel, la vivacité, l'humour, mais aussi certaine couleur romanesque et poétique de l'imagination, particulièrement sensible dans la belle description de Bagtchi-Séray — Gobineau connaissait-il le magnifique poème de Pouchkine, *La Fontaine de Bakhtchissaraï,* inspiré par le palais désert des khans ? —, le goût de l'histoire et des constantes de l'histoire, lié à une curiosité orientée vers l'observation des traits ethniques (on notera certaines remarques sur les magnifiques Finlandais qui sont de «vrais Varègues» et sur les paysans russes des terres à blé d'Odessa, « fils directs des Scythes laboureurs » !). Surtout, on ne manquera pas d'être frappé, je pense, par une bonne humeur qui mérite quelque estime si l'on songe que Gobineau, alors âgé de soixante ans seulement, mais usé par la fatigue de travaux excessifs, par une lutte constante et acharnée contre le mauvais sort et par l'effet délétère du climat brésilien, était, depuis plusieurs années déjà, de santé très médiocre et se débattait, en cette année 1876, dans un complexe de difficultés familiales et de soucis d'argent capable d'abattre un cœur moins résolu. Cette désinvolture allègre, cette « crânerie » sur un fond d'endurance et de fatalisme quasi oriental est une forme de courage — élégante, il faut en convenir — dont le petit-neveu d'Ottar Jarl le pirate ne devait jamais se départir. Jusqu'aux derniers mois de sa vie, les lettres de Gobineau — ainsi qu'en témoigne par exemple la correspondance échangée avec sa sœur, de 1872 à 1882, qu'a publiée M. A.-B. Duff[1] — peuvent bien respirer la colère, la révolte, une indignation souvent outrancière et absurde, mais la plainte ou le regret, non ; dans les ultimes billets du vieillard presque aveugle, il se trouve encore quelque étincelle de cette gaîté fière.

Qui était la destinataire des *Lettres de Russie,* la comtesse Mathilde-Marie de La Tour, née Ruinart de Brimont ? On serait tenté de répondre : la femme que l'auteur d'*Amadis* aima le plus au monde, la seule peut-être qu'il eût aimée, si Mme de La Tour elle-même

---

[1] Comte de Gobineau, Mère Bénédicte de Gobineau, *Correspondance, 1872-1882,* publ. et annotée par A.-B. Duff avec la collaboratoin de R. Rancœur, 2 vol., Paris, Mercure de France, 1958.

n'avait écrit dans ses *Souvenirs* [1] : « *En somme je suis convaincue que Gobineau n'a jamais eu de véritable passion que pour ses idées. Il n'aima d'un grand amour qu'une femme idéale qui n'exista jamais que dans son imagination et son désir : Peut-être la fée Urgande, ou l'Oriane d'Amadis ?...* » Nous ne sommes, après tout, pas tenus de la croire, et une chose est certaine : qu'il se soit agi, entre Gobineau et cette jeune femme, de vingt-six ans sa cadette, d'amour ou d'amitié amoureuse, la comtesse de La Tour fut, pendant les dix dernières années de la vie de l'écrivain, sa plus grande affection, le centre de ses pensées, sa conseillère et son inspiratrice, et c'est à elle qu'il laissa le soin de veiller sur la destinée de son œuvre littéraire. On ne saurait sous-estimer son influence, et M. A.-B. Duff, dans son introduction à la Correspondance de Gobineau et de sa sœur, a pu écrire justement que « *Les Pléiades,* les *Nouvelles asiatiques,* la *Renaissance,* achevées ou écrites entièrement sous le règne de la femme aimée, devraient être reconsidérées à la lumière de ce sentiment prédominant ». Outre la volumineuse correspondance qu'elle échangea avec Gobineau, de 1872 à 1882 (dont nous avons extrait les lettres que nous publions aujourd'hui) [2], Mathilde de La Tour légua à la Bibliothèque de Strasbourg le manuscrit de ses *Souvenirs* sur son illustre ami. Mais surtout, elle fit paraître, en 1887, cinq ans après la mort de leur auteur, les trois chants du long poème d'*Amadis* — dont seul le Ier Chant avait paru en 1876 —, précédés d'une introduction qui est peut-être l'étude la plus fine et la plus pénétrante qu'on ait publiée sur l'auteur des *Races. Amadis,* énorme épopée de quelque 20 000 vers, œuvre ambitieuse, inégale, qui tombe souvent au-dessous du ridicule, mais comporte aussi des recherches rythmiques assez étonnantes pour avoir séduit Théodore de Banville, et un « souffle » épique indéniable, peut être regardé, ainsi que l'a fort bien dit Mme Rhéa Thénen dans une thèse (non publiée) récemment soutenue sur ce sujet [3], comme « un vaste répertoire de toutes les idées, les conceptions, les opinions que Gobineau avait professées tout au long de sa vie ». Or, c'est au cours du voyage en Russie et en Asie mineure que Gobineau

---

[1] Cité d'après la copie obligeamment prêtée par Mme Florence Sallier de la Tour-Wagnière.

[2] Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, ms. 3517, pièces 145-174. Les lettres de Gobineau à la Comtesse de La Tour — 443 pièces — sont inédites, à la réserve d'une vingtaine d'entre elles publiées par M. Jean Mistler dans les Nos 28 et 29 de la *Table ronde,* avril et mai 1950.

[3] Rhéa Thénen, *L'Amadis de Gobineau. Essai d'histoire d'une création littéraire.* Thèse présentée pour le doctorat d'Université. Univ. de Montpellier, Faculté des Lettres et des Sciences humaines, 1960.

commença d'écrire le second livre de son *Amadis*; et, lorsque, enthousiasmé de Nicée, il note : « *C'est un trésor pour le second Amadis* », c'est l'image de Nicée, en effet, qui lui inspirera la description de la capitale de Théophraste, le roi usurpateur :

> « *Le soir et le matin vont, errant sur ces rives,*
> *Les barques de plaisance et les bateaux pêcheurs.*
> *Des jardins plantureux qu'il faut que tu décrives,*
> *Muse ! aux regards charmés accordent leur fraîcheur ;*
> *Et des palais d'été, parmi les couleurs vives,*
> *De leurs piliers de marbre alignent les blancheurs.*
>
> *Du matin jusqu'au soir on entend les cithares*
> *Marteler leurs couplets dans le retrait des cours.*
> *Sous l'ombre vont courant des ruelles bizarres...* »

Mais nous avons un motif encore — et très actuel — pour lire avec quelque curiosité ces *Lettres de Russie,* et c'est le caractère quasi prophétique de certaines remarques. « *Il est incontestable que ce pays est dans une grande voie de puissance et d'agrandissement. Il n'y a qu'à le voir pour en être convaincu. ... c'est immense et on ne peut pas nier qu'il y ait là une force énorme.* » Tout cela prend aujourd'hui une résonance singulière, et rejoint curieusement le jugement célèbre de Tocqueville sur les Etats-Unis et la Russie : « *Il y a aujourd'hui deux grands peuples qui, partis de points différents, semblent s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains. ... Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses ; néanmoins, chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde.* »[1]

Dom Pedro et son compagnon de voyage se séparèrent à Athènes. Tandis que l'empereur poursuivait sa route sur la Syrie, la Palestine et l'Egypte, Gobineau se mit en devoir de regagner la Suède par le chemin des écoliers, peu pressé de retrouver ces « ténèbres hyperboréennes » et cette vie de cour formaliste et ennuyeuse qui lui inspiraient tant d'horreur. Au début de décembre, il alla rejoindre Mathilde de La Tour à Rome ; il y rencontra pour la première fois Richard Wagner, avec qui il devait par la suite se lier d'étroite amitié. Il s'arrêta à Florence, à Turin, à Milan, rendant visite à des artistes, et toujours mieux ancré dans son désir de se consacrer tout à fait, lorsqu'il serait libre, à son activité de sculpteur et de louer un atelier en Italie.

---

[1] Dernière page de *la Démocratie en Amérique,* 1840.

A Berlin, il assista avec enthousiasme, en compagnie de la comtesse de Schleinitz, à une représentation des *Maîtres chanteurs*. Mais, reçu en audience avec les marques d'intérêt les plus flatteuses par le prince et la princesse impériale d'Allemagne — qui avait lu *Les Pléiades* —, invité à dîner par l'empereur, Gobineau ignorait les menaces suspendues au même moment sur sa tête. En effet, rappelé brusquement à Paris par un télégramme du duc Decazes, ministre des affaires étrangères, il fut invité à demander sa mise à la retraite. La chose était prévue ; ce qui ne l'était pas, c'est « la manière rapide et un peu vive » dont elle se fit, et surtout le fait que, contrairement aux conventions faites, Gobineau ne devait pas toucher l'intégralité de son traitement pour la durée de son voyage avec l'empereur. Nouvelle catastrophique, car sa situation financière était alors des plus mauvaises. En vain Dom Pedro intervint-il auprès du duc Decazes pour éclaircir le malentendu. N'obtenant rien, il commanda à Gobineau en guise de dédommagement, et paya 15 000 fr., une statue, la *Mima,* qui se trouve aujourd'hui à Pétropolis.

Après plus de vingt-cinq ans d'activité, Gobineau quittait donc la Carrière, avec quelque angoisse, certes, car il serait désormais presque pauvre, mais avec soulagement aussi, tant il avait hâte de se vouer entièrement à son activité d'artiste ; et surtout, libre désormais de choisir sa résidence, il allait pouvoir suivre en Italie la comtesse de La Tour, dont l'amitié lui était devenue indispensable. Les six dernières années de sa vie, assombries par la maladie, une quasi cécité, l'incertitude du lendemain, les déceptions que devait lui apporter son métier de sculpteur, qui ne lui permit jamais de gagner sa vie, si mal que ce fût, furent du moins éclairées et soutenues par cette amitié fidèle et par l'estime chaleureuse de Richard et Cosima Wagner.

L'auteur des *Pléiades* s'éteignit à Turin le 13 octobre 1882, et son œuvre entra dans cette « zone d'ombre » à laquelle de courageuses tentatives de réhabilitation — celles de Tancrède de Visan et de Robert Dreyfus notamment — ne devaient parvenir à l'arracher que pour un peu de temps. Aujourd'hui que la curiosité et l'intérêt se portent à nouveau sur la figure si singulière et si difficile à situer de ce grand Européen, souhaitons que cette nouvelle aurore annonce enfin, pour l'écrivain qu'ont admiré des esprits aussi divers qu'un Barrès, un Proust, un Romain Rolland, la lumière d'une pleine justice.

Janine BUENZOD.